

« bien cette langue des Bossuet, des Fénelon, des Sévigné, des Corneille, des Racine ; elle possèdera quelques notes, jamais tout le clavier. Il y aura du mélange, de l'obscurité, de l'emphase. Quant aux Grimauds, je défie seulement qu'ils s'élèvent jusqu'à la plate correction. Comment parviendraient-ils à mentir et à déraisonner sans fausser, gonfler, crever une langue que le Christianisme a faite pour la logique et la vérité ? Dans ces écoles, dans ces cuisines, on pille le dictionnaire, et une ignorance perverse en fait d'horribles friassées.... »

Assurément, on ne se lancera pas, sur l'humble sujet de la ponctuation, en des considérations d'une portée aussi générale et aussi large ; mais il sera permis de nous en réserver une partie, et d'assurer, par exemple, que, pour ponctuer convenablement et selon les principes, il ne faut rien de moins qu'un fonds de discernement solide, beaucoup d'observation, et surtout beaucoup d'exercice. Cela ne s'apprend point en une semaine, ni même en six mois : à preuve ce que nous voyons chaque jour dans des hommes ayant passé huit années sur les bancs de l'école, quelquefois même une aussi longue période dans les chaires du professeur.

Suétone raconte que le despotisme de Tibère s'exerça jusque sur la grammaire : il ordonnait ou proscrivait l'emploi d'un mot sous peine de mort. Cela devenait sérieux, et les Tibères aujourd'hui auraient de la besogne, dans l'effroyable déluge de néologismes qui nous inonde. Sans aller aussi loin, César, qui se piquait de grammaire autant que d'éloquence et de politique, faisait une guerre sans merci aux locutions vicieuses, aux mots mal autorisés, à la mauvaise orthographe. Ce grand homme ne croyait point s'abaisser par cette préoccupation, que bien des esprits médiocres traiteraient de puérile. Un barbarisme faisait frissonner le conquérant des Gaules, le vainqueur de Pompée. « Fuyez, répétait-il souvent, fuyez comme un écueil tout mot inoui, tout mot contraire aux règles... » On sait quelles étaient les idées d'Horace là-dessus. Il est vrai qu'il ne pouvait, pour les Romains, être question de ponctuation, par la raison qu'elle n'existait pas encore ; ils eussent, au besoin, tourné de ce côté quelque chose de leur zèle et quelques-uns de leurs préceptes.

La ponctuation, répétons-le, contribue à l'intelligence d'un texte et prévient l'obscurité du style. « Une bonne ponctuation, écrit Rollin dans son *Traité des études*, sert à donner au discours de la clarté, de la grâce, de l'harmonie. Elle soulage les yeux et l'esprit des lecteurs et des auditeurs, en faisant sentir l'ordre, la suite, la liaison et la distinction des parties, en rendant la prononciation naturelle, et en lui prescrivant de justes bornes et des repos de différentes sortes, selon que le sens le demande. »

II.—Histoire de la Ponctuation.

Du temps de Cadmus, de longs siècles après lui encore, l'Asie, la Grèce, l'Italie écrivaient les mots les uns à la suite des autres, sans plus de façon : au lecteur de s'en tirer comme bon lui semblait. Le premier progrès fut de séparer les phrases par des blanches, lesquels donnèrent naissance à l'alinéa, dont on était loin de faire abus : car ils sont rares, très-rare, dans les vieilles copies. L'alinéa, comme emploi ordinaire et usuel, ne date guère que de cent ans parmi nous. L'Italie et l'Espagne y ont été plus rebelles. J'ai entre les mains des ouvrages italiens et espagnols de longue haleine, des in-4° considérables, réimprimés assez récemment, qui sont tout d'une pièce, de la première ligne à la dernière, et sans autres coupures que celles des livres et des chapitres. Les discours même n'ont ni guillemets ni tirets, rien qui indique où ils commencent, où ils s'achèvent, où ils sont interrompus par un nouvel interlocuteur. Quoi de plus désagréable, de plus fatigant ? Qu'on ouvre un *Don Quichotte* espagnol quelconque, même ceux qui ont été publiés à Paris depuis vingt-cinq ans, ou les éditions de Barcelone et de Madrid : pas un éditeur n'a eu le bon sens d'introduire cette amélioration. On a donné un ancien exemplaire, tel quel, au compositeur, le compositeur l'a reproduit tel quel, sous les yeux de correcteurs sans goût et sans initiative. C'est pitoyable !—Il est vrai que l'alinéa triomphe dans notre typographie du jour, pour ce qui est de la France. On a couru à l'excès opposé. Sans égard au développement rationnel d'une

idée, qui exige son paragraphe ininterrompu, on s'est mis à jeter à droite et à gauche ces séparations solennelles, sans doute afin de se donner l'air de parler à la manière inspirée des prophètes, et de n'avancer que porté sur une armée de scintillants axiomes.— Ces éditions ne sont pas moins insupportables que celles de nos voisins ; c'est une danse de corde, une parade laborieuse, une recherche d'effet qui offusque l'homme sérieux. Les trois grands prêtres de ce culte nous paraissent être MM. de Girardin, Alexandre Dumas, Ponson du Terrail. Que d'alinéas, bon Dieu ! et que d'alinéas... stupides ! Le mot est lâché, je ne le retirerai pas : car on innuile là trop audacieusement la logique et le sens commun pour qu'une voix du moins ne proteste pas à son jour.

La cause matérielle et directe en est sans doute moins rare. D'une part, quand on se fait payer à la ligne, plus il y a de lignes plus on perçoit, l'arithmétique le dit ; de l'autre, on arrive à la gloire d'un bon gros volume avec ce qui aurait suffi maigrement pour une humble brochure. Le bénéfice ! nous y sommes : c'est bien l'esprit du temps !

Le P. de Montfaucon attribue au grammairien Aristophane de Byzance, qui vivait deux siècles avant l'ère chrétienne, l'invention de la ponctuation. On est en droit de supposer, cependant, qu'Aristote, plus ancien d'un siècle, connaissait déjà le point, puisqu'il avoue n'avoir osé l'introduire dans une copie du philosophe Héracite, « par la crainte, dit-il, de choir en quelque contre-sens. » En tout cas, et malgré un passage de Cicéron, qui, au traité *De Oratore*, fait également mention de signes destinés à marquer des repos et des mesures (*librarium notæ*), l'invention ne prospéra guère. On a exhumé des cendres de Pompéi, ensevelis sous les scories du Vésuve l'an de J.-C. 79, un certain nombre de volumes roulés autour d'une tige, suivant l'usage des anciens, qui ne connaissaient point le papier : et dans ces volumes, dont la date de transcription est incertaine, on ne trouve généralement aucune ponctuation ; les vers seuls sont alignés.—On sait que ces précieuses livres, noirs et à peu près calcinés, furent pris d'abord pour des charbons, la bibliothèque qui les contenait pour une boutique d'Auvergnat du temps, et en conséquence tous ces trésors jetés à la mer, d'où on eut toutes les peines du monde à en retirer une partie, une fois l'éveil donné. Un ecclésiastique napolitain a découvert le moyen de dérouler peu à peu les feuilles dans des châssis de verre, avec des précautions infinies, car au moindre souffle tout tombe en poussière ; souvent on ne met pas moins d'une année à rentrer en possession de huit ou dix pages, photographiées et dessinées au fur et à mesure. Les caractères sont très-nets, presque tous d'une écriture remarquablement belle, surtout dans les textes grecs ; mais, encore une fois, pas de traces de ponctuation.

Il en est de même des manuscrits de l'époque suivante et jusqu'à Charlemagne. Le savant Aleuin, frappé des inconvénients d'une telle transcription, qui faisait de la plus simple lecture un travail accessible aux seuls érudits, et non sans difficultés pour eux-mêmes (car combien de sens douteux, faute de ce fameux point qui fit perdre à Martin son âne !), Aleuin, dis-je, préconisa le point, qui fit son entrée définitive dans le domaine de l'écriture, où il n'a plus cessé de régner. Le point tenait lieu de tout le reste. Placé au bas de la ligne, dit M. de Vorepierre (*encyclopédie universelle*), il marquait une petite pause ; au milieu de la ligne, il indiquait une pause un peu plus grande, et il s'appelait *membrum* ; mis en haut de la ligne, il terminait un sens.—Les copistes des couvents et des monastères, qui ont sauvé de la barbarie le trésor des connaissances humaines, imaginèrent par la suite divers autres signes, peu commodes pour la plupart, et sans se rattacher à un système régulier, universel. Le point final, au XV^e siècle encore, affectait diverses formes : tantôt une petite étoile, tantôt trois points en triangle, comme le pratiquent nos franes-maçons, qui vraisemblablement se figurent faire en cela du neuf. Les parenthèses étaient usitées, de temps en temps aussi le trait horizontal de séparation, qu'on prodigue maintenant, dans certaines imprimeries, au delà du raisonnable. Le point-virgule fut emprunté aux Grecs, qui s'en servaient pour signe d'interrogation, ce qu'ils font encore. Le reste nous est venu depuis l'in-